

La position idéologique dans le processus psychanalytique : une formation de l'idée, de l'idéal et de l'idole

par René Kaës

Dans les études qui composent son ouvrage *Aux carrefours de la haine* (1), Micheline Enriquez souligne à plusieurs reprises les affinités électives entre l'idéologie et les structures psychopathologiques de la paranoïa, du masochisme et de l'apathie. Elle met en évidence les rapports spécifiques des sujets « idéologues » avec la causalité (2) et le langage (3). Les analyses qu'elle propose ne caractérisent pas l'idéologie par un contenu particulier : une doctrine politique, un dogme religieux, une théorie scientifique ou une philosophie peuvent fonctionner sur le mode de l'idéologie. Elle n'attribue pas à l'individu idéologue une structure psychique univoque et elle ne réduit pas non plus l'idéologie à une entité nosographique distincte.

Ce point de vue me paraît constituer un préalable à toute tentative pour introduire le concept d'idéologie dans le champ théorique et clinique de la psychanalyse : il laisse le champ suffisamment ouvert à la recherche, et tout d'abord à quelques questions décisives, auxquelles les réponses ne peuvent venir qu'au terme de la recherche elle-même : en quoi le recours à un tel concept est-il pertinent, c'est-à-dire porteur d'effets de sens ; de quels contenus peut-il se charger pour rendre compte de processus et de formations de l'inconscient ; quelle position subjective permet-il de désigner ?

Bien que de nombreux psychanalystes aient utilisé cette notion et en aient dégagé des dimensions remarquables, nous devons admettre que nous

(1) M. Enriquez, 1984, *Aux carrefours de la haine. Paranoïa, masochisme, apathie*, Paris, Épi-Desclée de Brouwer.

(2) Cf. M. Enriquez, La haine du père dans la paranoïa féminine, in, *Aux carrefours de la haine*, p. 65-95, Les formes cliniques du rapport à la causalité, *ibid.*, p. 99-123.

(3) Cf. M. Enriquez, *op. cit.*, Désinvestissement et haine de transfert, p. 247-266.

ne disposons pas d'une conception générale qui conférerait à l'idéologie, comme formation de la réalité psychique, un statut précis dans le corpus des énoncés théoriques de la psychanalyse.

Cet état de la question est pour une part tributaire de l'insuffisante distinction entre l'idéologie comme *discours spécifique de l'ensemble social* ou d'un groupe particulier, *les fonctions psychiques* accomplies ou soutenues par un tel discours, et *la position idéologique* d'un sujet singulier. Une telle distinction permet dans un temps second d'articuler les rapports entre ces trois niveaux de l'analyse de l'idéologie.

Je voudrais par cet article contribuer à la construction de cette problématique (1), en procédant tout d'abord à une mise en perspective critique de la notion d'idéologie dans le champ de la psychanalyse, et en prenant appui sur l'analyse de la position idéologique développée par un patient dans une cure psychanalytique.

I

1. La référence à la notion d'idéologie chez Freud

Dans l'œuvre de Freud la référence explicite à la notion d'idéologie n'apparaît qu'une seule fois, dans la troisième des *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse* (1932). Freud y parle des *Ideologien des Über-Ichs* (2) : les idéologies procèdent du Surmoi qui « représente toutes les contraintes morales et aussi l'aspiration vers le perfectionnement ». Elles ont les mêmes fonctions que lui : auto-observation, conscience morale, fonction de l'Idéal. Freud rappelle que, dérivé de l'influence exercée par les parents et les éducateurs, le Surmoi se forme non pas à l'image de ceux-ci, mais à l'image de leur propre Surmoi : « il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations ». Suit alors une critique des interprétations historiques matérialistes des idéologies, puis un rappel de *Psychologie des Masses et*

(1) En mémoire d'un projet de travail commun avec Micheline Enriquez sur cette question. Le présent article est l'élaboration d'une Conférence exposée aux « Confrontations Critiques » du IV^e Groupe, le 17 avril 1986. Paulette Dubuisson, Micheline Enriquez et Jean-Clause Stoloff en furent les discutants.

(2) Freud, 1932. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, trad. fr., Paris, Gallimard (1936) p. 91 ; G.-W., XV, 73. Je reprends ici en la résumant l'étude de la conception freudienne de l'idéologie que j'ai exposée dans mon livre : *L'idéologie. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod (1980).

Analyse du Moi où, à propos des foules organisées, sont exposés le rôle de l'identification comme base libidinale du lien collectif, la différenciation du Moi et du Surmoi, et l'équivalence potentielle du chef et de l'idée. Il écrit : « une foule psychologique est une union d'individus divers qui ont installé dans leur Surmoi une même personne. Grâce à ce point commun, ils se sont dans leur Moi identifiés les uns aux autres ». La suite du texte des *Nouvelles Conférences* précise encore que l'idéologie participe au refoulement et aux manifestations de la résistance dans la cure. Dans ce texte, Freud ne dit rien de plus sur le contenu de l'idéologie.

Toutefois, si nous portons notre attention sur *L'Avenir d'une illusion, Malaise dans la Civilisation* et sur la dernière des *Nouvelles Conférences* intitulées « *Über eine Weltanschauung* », traduite en français par « D'une conception de l'Univers », nous disposons de quelques éléments qui pourraient constituer les bases d'une conception freudienne de l'idéologie. Celle-ci fait partie de l'ensemble des constructions idéales (die Idealbildungen) et des visions-conceptions du monde (die Weltanschauungen) parmi lesquelles la conception religieuse prend valeur paradigmatique comme formation de l'illusion. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler le but de cette conférence : il s'agit d'établir que la psychanalyse n'est pas une vision-conception du monde, mais au contraire une construction scientifique. A trente ans de distance, ce propos reprend le projet exposé en 1904 dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* : transformer la métaphysique en métapsychologie.

Qu'est-ce donc qu'une vision-conception du monde ? C'est, écrit-il, « une construction intellectuelle capable de résoudre d'après un unique principe, tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est bien naturel que les hommes tentent de se faire une semblable représentation du monde et que ce soit là un de leurs idéaux. La foi qu'ils y ajoutent leur permet de se sentir plus à l'aise dans la vie, de savoir vers quoi ils tendent, et de quelle façon ils peuvent le plus utilement placer leurs affects et leurs intérêts » (1). La prétention de ces systèmes à fournir une explication de la totalité du monde selon un « unique principe » s'oppose à la démarche et aux résultats de la science, rationnelle, ouverte à l'imprévu, partielle, ordonnée à la quête et à la proclamation de la vérité. La vision religieuse du monde apparaît dans le texte freudien comme une idéologie exemplaire mobilisatrice des puissances de l'illusion, à côté de l'art et de la philosophie, et selon des modalités distinctes.

De ces deux textes des *Nouvelles Conférences*, de leur contexte, de leur

(1) S. Freud, 1932, *D'une conception de l'Univers*, op. cit., trad. fr. p. 208.

renvoi à d'autres propositions antérieures, il est possible de dégager quatre principales directions de recherche que la postérité freudienne a travaillé avec des fortunes diverses :

1) L'idéologie est une vision-conception du monde soutenue par l'omnipotence de l'idée. Elle est une construction intellectuelle systématique qui prétend fournir une explication universelle et totale selon un principe unique de causalité. Elle s'étaye (en appui, en modèle et en dérive) sur les théories sexuelles infantiles.

2) L'idéologie se qualifie comme une formation et comme une fonction de l'Idéal. Elle soutient et elle constitue une aspiration vers le perfectionnement.

3) L'idéologie propose une représentation et une éthique de conduite ordonnées à un savoir sur les fins dernières : elle propose et impose un monde fini, hors des vicissitudes de l'histoire et des achoppements du désir.

4) Enfin, l'idéologie accomplit une fonction économique d'épargne de la maladie – comme la religion réalise, selon le point de vue exprimé dans *L'Avenir d'une illusion*, une « épargne » de la névrose individuelle ; elle gère les investissements qu'elle reçoit et qu'elle ordonne dans des placements rétribués et par leur haute valeur collective et par le sentiment de certitude qu'elle confère aux idées des sujets qui la soutiennent.

Assurément, ces quatre directions de recherche n'épuisent pas le champ de l'investigation. Qu'elles s'attachent tantôt à la *position idéologique* du sujet singulier, tantôt à la *formation discursive* de l'ensemble social, tantôt aux *fonctions psychiques* qu'elle accomplit, signale la nécessité d'opérer les distinctions entre ces trois niveaux de l'analyse de l'idéologie, et souligne l'intérêt d'introduire ces concepts dans le champ de la psychanalyse.

Plusieurs raisons soutiennent ce projet. Dans son étude sur les idéologies philosophiques, W. Baranger (1) en propose trois : la première tient à l'objectif de la cure psychanalytique qui, parce qu'elle ne vise pas d'abord la guérison des symptômes, prend en considération l'ensemble des formations et des processus de l'inconscient. L'idéologie d'un sujet singulier ne saurait être traitée comme un symptôme à supprimer, mais comme une manifestation complexe du Moi du sujet, destinée à éviter la douleur psychique et à traiter les angoisses et les relations d'objet inhérentes aux positions paranoïde-schizoïde et dépressive. La seconde raison concerne le contre-transfert, et particulièrement les propres positions idéologiques du psychanalyste. La troisième est relative à l'élaboration des connaissances psychanalytiques toujours susceptibles d'être infiltrées par les distorsions idéologiques. Ces trois raisons, à laquelle s'ajoute celle que Freud énonce

(1) W. Baranger, 1954. Tentativa de aproximación al psicoanálisis de las ideologías filosóficas. *Revista de Psicoanálisis*, II, 479-505. Voir aussi W. Baranger, 1959. Le Moi et la fonction de l'idéologie. *La Psychanalyse*, 5, 183-193.

au titre de la résistance qu'opposent les formations idéologiques à l'analyse elle-même, soulignent l'intérêt clinique, éthique, théorique et épistémologique d'engager l'investigation sur de telles formations et de tenter d'en construire le concept. D'autres raisons se dégagent dès lors que l'analyse se fait plus précise de ses contenus et de son fonctionnement. Mais avant de les découvrir, nous devons d'abord surmonter les obstacles qui se dressent, de nature et d'intensité diverses, face à nos efforts.

2. Obstacles. Éléments de problématique

L'origine extrapsychanalytique de la notion ne constitue pas la difficulté la plus importante que nous ayons à surmonter. D'autres termes issus de la psychiatrie, des sciences sociales ou des sciences physiques se sont détachés de leur champ sémantique originel ; ils ont été construits et « naturalisés » dans le corpus théorique de la psychanalyse (1). Les effets de halo ont pu ainsi, en partie, être réduits.

Le terme d'idéologie apparaît d'abord dans le courant de la Philosophie des Lumières où il désigne, avec Destutt de Tracy, l'objet d'une science des idées et des lois de leur association. La *psychologie* qu'elle inaugure, si elle n'est pas totalement étrangère aux différents courants de pensée qui nourrissent les premières recherches psychanalytiques sur le processus associatif, se distingue toutefois radicalement de celles-ci. L'hypothèse de l'inconscient transforme désormais la visée et la portée de l'analyse des associations d'idées, d'abord en raison de la méthode qui y donne accès : avec la psychanalyse, la méthode de la *libre* association a pour objectif de mettre en évidence un ordre déterminé des formations et des processus de l'inconscient pour le sujet qui s'y soumet ; une telle méthode prend sa valeur spécifique dans le cadre de la cure, c'est-à-dire dans un dispositif et dans un espace psychique propres à établir, ou à rétablir, le cours des idées associées qui y surgissent et dont le rapport peut se manifester avec le « groupe des idées clivées » qui forment l'inconscient (2), avec les objets et les expériences, les mots et les choses auxquels elles ont été liées. Le processus généré par ces deux composantes indissociables de la méthode psychanalytique suppose chez le psychanalyste une attention spécifique à ses propres mouvements associatifs, aux résistances qu'ils rencontrent, à son contretransfert.

(1) Sur la formation des concepts, cf. J. Laplanche, 1970. Dérivation des entités psychanalytiques in *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion (2^e édition, p. 217-237).

(2) S. Freud, J. Breuer, 1895. *Études sur l'hystérie*, tr. fr. Paris, P.U.F. (1971, p. 9 et 171), G.-W. I, 92, 189.

De l'origine de la notion d'idéologie dans la psychologie des Idéologues, la psychanalyse doit reconnaître la marque pour s'en affranchir si elle entend de reconstruire le concept dans son espace théorique propre.

Une opération analogue est à effectuer sur le second marquage sémantique de la notion : dans le champ de l'analyse et de la pratique *sociales*. Avec le marxisme, le processus de la formation des systèmes d'idées dans la classe dominante du capitalisme est rapporté à la fonction qu'elle accomplit dans la division sociale et dans l'antagonisme des classes. L'idéologie soutient la position et la visée dominante de la classe sociale qui construit à son profit une représentation falsificatrice du réel : à l'insu de celle-ci, l'idéologie est une formation matérielle-historique qui reflète sa position aliénée-aliénante et barre l'accès à la conscience de la nature vraie des rapports sociaux. Dans la pratique sociale, le destin polémique auquel sera vouée, par sa définition, la notion d'idéologie, servira les oppositions radicales entre le vrai et le faux, le bon et le mauvais, l'objectivité de la science et les constructions imaginaires mystificatrices.

Freud n'échappera pas tout à fait à ces dérives manichéennes lorsqu'il utilisera cette notion pour opposer la visée scientifique de la psychanalyse aux visions du monde génératrices d'illusions : c'est sans doute un trait de la pensée idéologique que d'imposer une représentation clivée d'un phénomène idéalisé ; mais Freud ouvrira une voie différente de celle où l'engageront les philosophes et les psychiatres issus de l'École de Francfort ou qui s'inspireront de la pensée de G. Lukács : l'idéologie y sera définie essentiellement comme fausse conscience et comme pensée réifiée. Ces perspectives sont loin d'être négligeables et plusieurs propositions éclairent, dans une référence différente de la psychanalyse, des dimensions de la pensée idéologique ou du rapport du sujet à ses constructions idéologiques qui pourraient y être réélaborées ; mais ce n'est pas mon propos d'y revenir dans cette étude (1). Je noterai seulement qu'elles contribuent à maintenir cette *aura* négative, quelquefois dénonciatrice, disqualifiant toute approche de l'idéologie et de la position idéologique qui ne l'analyserait pas d'abord et essentiellement dans leurs dimensions aliénantes, illusoire et falsificatrice.

Dépasser ce premier obstacle consiste à détacher la notion d'idéologie des significations et des valeurs qu'elle tient de sa double origine.

Mais lui construire un statut cohérent avec celui des objets théoriques et des catégories cliniques de la psychanalyse bute alors sur une seconde série de difficultés. En effet, former un concept opérant dans l'analyse de la réalité psychique en utilisant une notion qui s'est imposée dans l'analyse de la réalité sociale, sans reproduire dans la première ce qu'il désigne dans

(1) J'ai développé ces perspectives dans *L'idéologie. Études psychanalytiques*, op. cit., en discutant l'apport de J. Gabel et de G. Lukács, p. 201 et sq.

la seconde, ne constitue pas seulement une difficulté terminologique à laquelle correspondrait une solution terminologique.

La question n'est pas nouvelle. Elle s'est posée à propos du mythe : par quelles opérations de transformation, par quelles médiations conceptuelles mettre en perspectives réciproques une formation collective et un ensemble de formations et de processus psychiques ? Arrêtons-nous sur cette question, exemplaire pour notre propos, et interrogeons comme nous l'avons fait pour l'idéologie, la démarche de Freud.

Sur le mythe, les positions de Freud sont complexes et nuancées (1). Elles se fondent d'abord sur la reconnaissance de la part de *vérité psychique* que le récit mythique contient. Dès 1897, il souligne son intérêt pour le mythe en raison de sa capacité de mettre en scène des contenus psychiques : le mythe est une « psycho-mythologie », une *projection* de « la perception interne par le sujet de son propre appareil psychique ». Le mythe sera donc un instrument de *l'interprétation* : du rêve, du fantasme, d'une représentation obsessionnelle, des complexes ; il *pourvoiera* la théorie psychanalytique de *concepts* repérés dans la clinique et formés en dérivation de certains de ses énoncés (Œdipe, Narcisse). Les contes, les légendes, le folklore auront un statut comparable (2). Sur ces bases, de nombreux travaux s'engageront (notamment K. Abraham, M. Klein) qui feront du mythe l'encryptage et le décryptage de formations et de processus psychiques. L'homologie de structure entre une production collective et une production individuelle laisse toutefois de côté l'analyse des différences et des rapports entre ces formations. C'est dans cette direction que s'est engagée la recherche de J.-P. Valabrega (3) : après avoir mis en évidence les parentés d'organisation du fantasme et du mythe au regard de certains de leurs processus, de leur position topique, de leur double contenu manifeste et latent, de leur anhistoricité et de leur fonction de représentation de l'origine, J.-P. Valabrega dégage la loi de passage qui organise leurs rapports ; il en propose le modèle à propos du complexe d'Œdipe : « Freud est allé chercher l'Œdipe *là où il ne se trouvait absolument pas* d'une façon manifeste : dans les phantasmes du rêve. Mais c'est ensuite, par un retour au mythe, qu'il l'a non pas trouvé, mais *retrouvé* et que, dans ce mouvement-même, il lui a donné son nom. C'est précisément en ceci que consiste, dans ce cas on ne peut plus central, la loi de retourne-

(1) Cf. sur cette question D. Anzieu, 1966, Œdipe avant le complexe ou de l'interprétation psychanalytique des mythes. *Les temps modernes*, 245, 675-715 ; D. Anzieu, 1970, Freud et la mythologie. *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1, 114-145.

(2) Cf. R. Kaës, 1984. L'étoffe du conte in Kaës R. et collab., *Contes et divans*, Paris, Dunod.

(3) J.-P. Valabrega, 1967. Le problème anthropologique du phantasme, in, P. Aulagnier et collab., *Le désir et la perversion*. Paris, Éditions du Seuil ; J.-P. Valabrega, 1980. *Phantasme, mythe, corps et sens*. Paris, Payot, notamment chap. V et VII.

ment » (1967, p. 178). L'analyse de cette circulation entre fantasme et mythe dans leur retournement réciproque met en évidence ce que le mythe et le fantasme, corrélativement, disent en clair et ce qu'ils occultent ou déplacent.

D'autres voies de recherche ont établi les fonctions *métapsychiques* du mythe : j'entends par là les fonctions d'étayage, d'identification et de prédispositions signifiantes que le mythe, comme formation collective transsubjective, apporte à l'organisation et à la structuration de la psyché individuelle.

En introduisant le concept de contrat narcissique, Piera Castoriadis Aulagnier (1) souligne cette fonction organisatrice du mythe – discours sacré – et de l'idéologie – discours profane. Ces deux discours se spécifient comme énoncé de l'ensemble des voix présentes sur la réalité du monde, la raison d'être du groupe, l'origine de ses modèles. Une série particulière de ces énoncés forme les énoncés du fondement et le fondement des énoncés : « ces énoncés partagent une même exigence : leur fonction de fondement est une condition absolue pour que se préserve une concordance entre champ social et champ linguistique permettant une interaction indispensable entre les deux. Mais pour que les énoncés exercent cette fonction, il faut qu'ils puissent être reçus comme paroles *de certitude* » (p. 184-185). L'idéologie est définie comme le discours fondé par et sur les idéaux de l'énonçant : « le sujet est forcément partie prenante d'une certaine théorie sur les fondements du social : c'est à l'image idéale que sa théorie favorise qu'il mesure la réalité du monde telle qu'elle lui apparaît » (ibid., p. 185). Piera Castoriadis-Aulagnier insiste alors sur l'action directe que produit l'effet anticipateur du discours de l'ensemble des voix présentes sur *l'infans*.

D'autres voies d'approche dévoilent d'autres dimensions psychiques du mythe : ainsi son statut d'objet transitionnel collectif (2) ; ou de l'idéologie : par exemple sa valeur de fétiche collectif (3).

(1) Piera Castoriadis-Aulagnier, 1975. *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, P.U.F., spécialement p. 182-192.

(2) A. Green, 1980. Le mythe : un objet transitionnel collectif. *Le temps de la réflexion*, 1, 99-131.

(3) Ces hypothèses de recherche se révèlent particulièrement valides dans l'analyse des groupes : les fonctions organisatrices du mythe et de l'idéologie sur la structure *psychique* de l'ensemble groupal et sur les discours de chacun de ses sujets se manifestent *in statu nascendi* ; un tel dispositif dérivé de la situation de la cure rend possible l'analyse et l'interprétation de leurs fonctions psychiques intra et trans-subjectives. Cf. sur ce point R. Kaës, 1980, *L'idéologie. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, p. 165-185.

3. Propositions

Ce bref parcours de quelques orientations de recherche sur le statut du mythe dans le champ de la psychanalyse permet de préciser à quelles conditions il serait possible d'y introduire les concepts d'idéologie et de position idéologique.

Un premier ensemble de questions pourrait être ainsi formulé : comme formation impersonnelle et transsubjective collectivement construite, fondatrice et du champ socio-linguistique de l'ensemble social et de certaines positions de ses sujets singuliers, *quelle part de vérité psychique* peut être reconnue à l'idéologie ? Quels contenus psychiques prend-elle en charge et qu'interprète-t-elle ? De telles questions rompent avec les conceptions péjoratives et négatives de l'idéologie. Elles témoignent d'un effort pour « sortir l'idéologie de ce ghetto dans lequel elle a été tenue tant par la transcendance religieuse que par la pensée marxiste. Il est contestable que son rôle se réduise à un système de représentation ; il est nécessaire de restituer sa fonction par rapport aux instances du désir », écrit A. Green (1). L'inclure comme forme – déformée, travestie – de la réalité du désir est la démarche décisive pour qu'elle se laisse travailler comme dérive et élaboration de formations de l'inconscient.

Cette condition établie, l'analyse du rapport d'un sujet singulier à l'idéologie collective dont il est partie prenante et partie constituante du fait de son appartenance à l'ensemble social – et à des sous-ensembles –, développe une aire de recherche sur les *fonctions métapsychiques de l'idéologie*. Ces fonctions, si elles sont distinctes de celles qu'accomplissent d'autres formations transsubjectives, telles que le mythe ou l'utopie, leur sont comparables sous plus d'un aspect : fonction de fondement de l'appartenance à l'ensemble et de repérage identificatoire, fonction de soutien de la parole de certitude et de légitimation de la croyance, marquage du « narcissisme des petites différences », établissement et maintien de la fonction de l'Idéal, fonctions métadéfensives, notamment contre les angoisses archaïques, etc. Selon cette perspective, nous pouvons tenter d'établir l'homologation de certaines formations psychiques dans l'idéologie comme discours de l'ensemble, et distinguer leur structure et leur fonctionnement respectifs. Nous pouvons établir sur quelles parentés d'organisation et de fonction il est possible de fonder l'analyse des appareillages, des transformations et des retournements entre l'idéologie, la position idéologique du sujet et des formations psychiques électivement correspondantes. Dans cette démarche, nous sommes confrontés à une difficulté générale qui tient au polymorphisme, à la surdétermination et à la plurifonctionnalité des formations et des processus psy-

(1) A. Green, 1969, Sexualité et idéologie chez Marx et Freud, *Études freudiennes*, 1-2, 187-217.

chiques contenus, projetés ou déposés dans les formations collectives, dans le mythe et dans l'idéologie. Les fonctions métapsychiques des formations collectives acquièrent leur valeur, et pour ainsi dire leur nécessité, des espaces psychiques transsubjectifs communs ou partagés sur lesquels s'établissent notamment les alliances inconscientes fondatrices de la vie psychique : résonance fantasmatique, idéaux communs, communauté de renoncement pulsionnel, contrat narcissique, alliances et pactes dénégatifs. Ce sont là des *formations psychiques bifaces* qui, sur le modèle de l'Idéal du Moi, ont une double fonction pour chaque sujet singulier et pour l'ensemble transsubjectif dont il est partie constituante et partie constituée.

La troisième condition est d'établir *la position idéologique du sujet singulier*. Sa position ne se définit pas seulement par son discours idéologique, mais encore par un ensemble d'organisations identificatoires, une certaine organisation des rapports entre les instances, une configuration défensive, un fonctionnement du Moi dans son rapport à la douleur psychique et à la réalité du monde extérieur. Une telle position se caractérise par la *reprise* qu'elle opère du discours socio-linguistique de l'ensemble et qui l'accrédite, et par la *construction* propre à la structure et à l'histoire du sujet. Sans m'engager dans une définition qui risquerait de limiter d'emblée l'aire de la recherche, j'en proposerai trois traits caractéristiques. La position idéologique du sujet se constitue de sa triple allégeance, de nature narcissique, à l'Idée, à l'Idéal et à l'Idole.

Le système d'idées abstraites par lequel un sujet exprime sa vision-conception du monde et se dote d'un principe explicatif unificateur et universel est une formation de son « désir de savoir » (1). Cette formation-déformation s'organise dans son rapport à l'omnipotence de l'Idée, celle-ci lui permettant de faire prévaloir une entité indestructible sur les vicissitudes de l'objet et de l'expérience. La position idéologique du sujet assume alors différentes fonctions commandées par l'allégeance à l'Idée omnipotente : par exemple de *défense* contre la perte de l'objet, de *représentation causale* cohérente de l'inexplicable et de l'inconnu (2), de *maîtrise active*, par la manipulation des idées, de ce qui a été subi et souffert passivement. Par plusieurs traits, l'idéologie s'apparente à la théorie sexuelle infantile, elle y prend souche mais ne s'y réduit pas. Par d'autres traits, elle s'apparente aux formations du délire. Elle comporte des traits spécifiques, par exemple de fournir un vecteur aux *investissements de haine contre le connaître* (lien – K de Bion), l'éprouver et le penser.

La position idéologique se constitue dans l'allégeance du sujet aux *formations de l'Idéal* : s'y précipitent notamment les composantes narcissiques

(1) Piera Aulagnier, 1967. Le « désir de savoir » dans ses rapports à la transgression, *L'inconscient, 1*, 109-125.

(2) Cf. G. Rosolato, 1978, *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard.

de l'idéalisation primaire. Selon cette dimension, l'idéologie soutient la recherche et l'acceptation de la parole de certitude, l'adhésion et la foi dans l'Idée. D'un autre côté, elle constitue un dispositif de persécution contre la persécution (dans son affinité avec la position paranoïde-schizoïde) ; elle s'établit sur le régime économique du narcissisme de mort et produit des effets de dévitalisation de la pensée dans son lien avec la position dépressive, mais elle sert aussi la capacité réparatrice du sujet vis-à-vis de ses objets internes endommagés.

Une troisième dimension de l'idéologie se dégage de la valeur de fétiche qu'elle peut prendre pour certains sujets, comme construction défensive contre le fantasme de castration et contre la perception de la différence des sexes. Selon cette dimension, comme *formation de l'Idole*, l'idéologie est une idologie.

* *
*

Les propositions que je viens de faire pour introduire les concepts d'idéologie et de position idéologique ne peuvent être toutes mises à l'épreuve d'une seule analyse clinique. D'un côté je dois beaucoup à la cure dont je vais relater trois moments décisifs dans la construction et le déliement de la position idéologique de mon patient ; mais je dois aussi certaines perspectives à l'analyse des groupes, qui mettent davantage en évidence l'articulation entre la formation du système idéologique de l'ensemble et la position idéologique de chacun de ses sujets constituants.

II

L'exposé qui va suivre présente deux traits particuliers.

Le premier est que rien au moment où j'entreprends cette cure ne me donne à penser que j'aurai affaire à l'élaboration d'une position idéologique personnelle, puis à une phase de militance soutenue par une idéologie constituée. Il est rare que les sujets pris dans une idéologie demandent une analyse. L'idéologie les sauvegarde, à un coût souvent élevé, de la souffrance psychique, de la maladie, de la dépression. Ils ne viennent à l'analyse que lorsque l'idéologie ne les soutient plus ou lorsqu'ils ne peuvent en soutenir l'exigence. L'intense désarroi qui suit une rupture de croyance et d'adhésion idéologique les confronte à une angoisse catastrophique ou à une crainte de l'effondrement qui s'exprime souvent dans de graves symptômes somatiques. Mais il arrive que dans le mouvement de la cure, des sujets qui n'ont

jamais été tenus dans une allégeance à un système idéologique collectif développent, puis abandonnent cette position. Telle a été, sous cet aspect, l'histoire psychanalytique de mon patient.

La seconde particularité est que la conduite de cette cure m'a confronté à la rémanence contre-transférentielle de ma propre position idéologique. L'émergence d'une position idéologique dans l'analyse constitue à coup sûr une construction systématique contre-interprétative et une manifestation résistancielle qui met particulièrement à l'épreuve chez le psychanalyste sa capacité de maintenir le processus de la cure : elle s'apparente dans certains cas à une réaction thérapeutique négative. Mais il faut admettre que sinon pour se constituer, du moins pour se maintenir dans la cure, la position idéologique requiert secrètement et soutient en sourdine la créance que l'analyste lui-même peut apporter à des objets qui ne sont pas nécessairement ceux qui organisent la position idéologique de l'analysant. La conjonction d'alliances inconscientes ou préconscientes qui s'opère alors doit d'abord se dénouer chez l'analyste. Le fait que cette cure ait compté parmi les premières que j'ai eu à conduire, que ce patient m'ait été adressé par une psychanalyste chevronnée et par moi fort estimée après que la cure commencée deux ans et demi plus tôt avec elle dût s'interrompre au hasard d'une mutation en province de ce patient « go between », le fait enfin que la conduite de cette cure ait été soumise à un travail de contrôle, tous ces éléments ont assurément contribué à mobiliser chez moi les composantes idéalisantes, et par quelques aspects persécutoires, de ma propre position idéologique, dont la psychanalyste fut l'objet : mais cette dernière circonstance m'a rendu possible d'en poursuivre l'analyse et d'accepter profondément que l'épisode militant de mon patient prenne pour lui et pour moi la valeur et la signification, non uniquement d'une résistance au transfert, mais d'une perlaboration à travers une mise en acte structurante. Certes, j'admets comme possible que, au lieu de cet épisode transférentiel, d'autres voies aient pu être empruntées, mais compte tenu de cette histoire singulière qu'est une cure, je n'en suis pas en mesure d'en soutenir la conviction. Je pense plutôt qu'il s'est agi de ce que M. Enriquez, à propos d'un cas qui présente avec celui-ci quelques analogies, appellera une tentative de guérison, tentative ici réélaborée dans le cadre de la cure.

Lorsque Michaël vient à son premier entretien, avant même d'arriver jusqu'à mon cabinet, il me dit d'une voix basse qu'il est déprimé et impuissant. Au cours de la séance, il ne parlera que de sa dépression et de son angoisse diffuse, envahissante, qui annihile chez lui toute activité. Il pense qu'il est déprimé à cause de cette interruption qui entraîne pour lui une nouvelle séparation d'avec sa mère : il la quitte en effet pour la deuxième fois dans sa vie ; la première une dizaine d'années auparavant, au moment de son mariage, avait déjà été suivie d'une grave dépression. L'entretien est difficile, pesant, silencieux. Michaël voudrait passer immédiatement du divan qu'il vient de quitter au mien.

Au cours des entretiens suivants, il parlera plus longuement de son inhibition intellectuelle, de sa difficulté à écrire et à exposer ses idées, de sa peur d'être agressif et d'affronter ses patrons. Ce sont ses difficultés qui l'avaient conduit à entreprendre une psychanalyse à Paris, et il avait pu de nouveau penser et faire des mathématiques. Il dira peu de choses de son histoire familiale : il est le fils unique d'une mère enseignante, toujours inquiète pour lui, spécialement pour son corps, dotée d'une volonté qu'il qualifie de puissante (elle l'a marié à une femme qu'elle avait choisie pour lui), et d'un père « vague et fuyant », dont il ne sait pas grand'chose, sinon qu'un lourd silence pèse sur lui.

1. *L'émergence de la position idéologique*

Pendant plus d'un an, Michaël vient à ses séances vêtu en toutes saisons d'une impressionnante couche d'habits superposés, et nimbé d'une forte odeur de médicament, de camphre et de liniment. Après chaque séance, j'aère vigoureusement la pièce : en agissant ainsi, j'ai l'intuition que j'évacue autre chose que son odeur de malade bien réelle et persistante qui nous enveloppe, imprègne le cabinet et quelquefois se transmet aux patients suivants. J'éprouve le double désagrément de subir cette subtile persécution par l'atmosphère qu'il m'impose de respirer, de ne pouvoir me protéger et protéger les autres patients contre cet envahissement olfactif que par un comportement d'expulsion, et de ne pas disposer de représentation de ce qui est en jeu (1). Sans doute, me fait-il subir, me transmet-il, transfère-t-il dans moi ce qui échappe à la pensée de son corps, et dont la signification prend la voie d'un comportement ininterprétable tel quel. Ce qu'il me donne à éprouver et à sentir ne pourra se transformer en pensée qu'une fois accepté par moi l'idée que j'héberge un corps gazeux qui cherche un espace d'incorporation à partir duquel il puisse reprendre sens et consistance, s'animer d'un souffle de pensée et s'ancrer dans une origine ponctuelle et qui, pour le moment, fabrique un environnement transportable, sans solution de continuité entre le dedans et le dehors, par-delà la rupture atmosphérique de la naissance. L'expérience de l'atmosphère partagée est probablement la préfiguration dans l'originnaire de l'objet transitionnel comme de son avatar dans le fétiche. A cette époque, et quelquefois plus tard, Michaël vient à ses

(1) L'analyse de l'enveloppe olfactive proposée par D. Anzieu (1985) dans *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, p. 181-190, souligne les composantes contre-transférentielles mobilisées par ce maniement transférentiel de l'agressivité et l'étayage du Moi-peau olfactif sur le fantasme d'une peau commune. A l'époque de la cure de Michaël, je ne disposais que des précieuses indications de P. Lacombe (1959) sur le rôle de la peau dans l'attachement mère-enfant (*Revue Française de Psychanalyse*, XIII, 1, 83-102).

séances accompagné d'un livre recouvert comme un manuel scolaire d'un vieux papier journal : rappel de l'objet emblématique de la mère institutrice, représentant *solide* d'une partie de son corps, mais aussi d'un savoir dont les contenus me sont masqués. Il pose le livre à côté de lui sur le divan, et j'accepte sans en interroger le sens cet objet dont il ne parlera pas pendant longtemps, jusqu'à ce que les diverses valeurs qu'il aura prises pour lui – contrephobique, transitionnelle, identificatoire et fétiche – soient en mesure d'être reconnues et analysées. Les séances sont souvent abrégées par ses retards, leur continuité trouée par ses absences. Elles sont silencieuses, après que la même plainte ait été exprimée d'une voix sourde et lente : il est angoissé, ne sait pas quoi *dire*. Aucune pensée, aucun rêve, aucun souvenir. Le silence s'installe quand je sollicite ses associations, lorsque j'essaie de le ramener à ce qu'il *éprouve* dans la séance, et plus encore lorsque j'évoque son départ de Paris. Il m'a fallu admettre que mon désir même de l'entendre parler ne faisait que soutenir sa résistance à me faire ce cadeau ; qu'à l'excès des émotions que j'éprouvais alors et dont il devait déceler qu'elles pouvaient à leur tour l'envahir, il répondait par l'apathie ; que mon découragement devant son silence et quelquefois mon irritation contre les odeurs envahissantes de ce bébé, que je ne savais par quel bout prendre et comprendre, trouvaient leur source dans la souffrance narcissique et dans le sentiment d'incompétence que j'en éprouvais. Assurément, la culpabilité m'évitait d'avoir à rapporter ces pénibles sentiments à la mise à l'épreuve de mon Idéal du Moi psychanalytique, mais d'un autre côté, elle soutenait pour une part suffisamment positive mon désir de ne pas abandonner la partie, et de chercher ce qui dans l'histoire fantasmatique que Michaël pouvait constituer le support de ce qu'il transférait sur moi et dans l'espace psychanalytique, de ce qui s'y transférait de sa précédente analyse interrompue.

Dans le temps où je commence à former ces pensées, Michaël se plaint de se sentir vide, un vide qui envahit son corps et dont il ne peut parler. Aucune de mes tentatives pour lier son sentiment à une expérience de perte, ou d'expulsion, ou à des fantaisies agressives, aucun de mes efforts pour reconnaître ce qui pour moi était en jeu dans le fait que je vidais la pièce de l'odeur dont il la remplissait, et que j'étais plein des émotions dont il me chargeait, ne parvinrent à susciter un travail associatif. Seule son absence répétée aux séances, suivie de sa réapparition, exhibant une plaque d'eczéma sur le dos de la main ou entre les doigts (1) me feront comprendre que tout

(1) Dans la relation qu'elle fait de l'analyse de Fanchon, M. Enriquez (*op. cit.*) a montré comment « l'élaboration-création d'une enveloppe de souffrance exhibée au regard d'autrui, le sollicitant dans un mouvement d'horreur et de fascination, lui avait permis de se déprendre de l'emprise de sa mère, détentrice exclusive de son corps, de sa mémoire, de son temps et de son histoire. Elle put ainsi se constituer une enveloppe intouchable, lui assurant les sentiments de base dans sa propre peau ». (Repris in M. Enriquez, *L'enveloppe de mémoire et ses trous*. In : Anzieu D., Houzel D. et collab. 1987, *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod.

rapprochement qui prendrait pour lui valeur de soin lui serait insupportable, le bon se confondant pour lui avec le mauvais, tout comme l'odeur désagréable avait pour lui la double fonction conjointe de symbiose et de rejet. En se vidant des séances, il répète le conflit qui n'a pas pu s'élaborer, tenu par sa mère et par lui dans la confusion de la vie et de la mort ; il semble en effet que pour la mère de Michaël, les contacts à l'occasion des soins à son bébé lui aient été insupportables. Ses conduites paradoxales, l'emprise qu'elle opérait sur son corps pour en contrôler les mouvements pulsionnels accrédiétaient le fantasme de Michaël, plus tard reconnu par lui, d'être « un bébé dangereux *aux mains* d'une mère imprévisible ». Cette représentation d'être un bébé mettra quelque temps à se former. Michaël se sera d'abord constitué comme une crotte tombée d'un trou du ventre maternel, ou comme un courant d'air, insaisissable sauf par l'odeur, un pet. C'est sur ces représentations et sur cette odeur que s'est constitué l'espace psychanalytique ; c'est à cette répétition de son histoire qu'il m'a d'abord convoqué ; mais elle risquait d'aboutir à une impasse si la relation circulaire se maintenait : si je le soigne, je le rends malade, et s'il est malade je suis incapable de le soigner.

Lorsque je peux lui dire qu'il cherche à me persuader que je ne peux rien pour lui, et qu'il tient à cette pensée, pour la première fois depuis le début de la cure, il me demande si j'ai une idée sur la cause de sa conduite ; sans attendre ce que je m'apprêtais à lui dire, non sur la cause, mais sur l'intérêt qu'il servait ainsi, Michaël a la soudaine fantaisie qu'un *écran* vient de surgir devant lui, un écran qui pourrait aussi bien servir à recevoir d'autres images qu'à le protéger contre le rapprochement qu'il vient de faire en m'adressant une demande aussitôt abolie. Cette première image surgit après l'interprétation qui vise à rompre la circularité sur laquelle s'appuie sa jouissance masochiste. La chaîne des associations qui va se développer se nouera dans la formule « *parler c'est percer l'écran* ». L'écran du silence, certainement : mais la contreface est que la parole projectile ou perçante – ainsi sur sa peau, les cris de sa mère ou les siens par lesquels ils s'attirent et se repoussent – est dangereuse à manipuler. Les associations vont de nouveau s'interrompre, puis il proclamera d'une voix tonique que *seules les femmes savent parler, pas les hommes. S'ils parlent, les hommes restent à la surface des choses. Ils ne savent pas. Il est pour eux dangereux de parler parce que, comme ils ne savent pas, les femmes leur coupent la parole et eux-mêmes cherchent à couper la parole aux femmes. Elles ont été brimées pendant longtemps par les hommes. C'est pourquoi le mouvement féministe a tout son soutien.*

Cette déclaration me surprend d'abord par son contenu, par sa tonalité et par la soudaine mutation dans le niveau manifeste de l'organisation discursive, fantasmatique et identificatoire dont elle témoigne. Mais il apparaîtra qu'il s'agit plutôt d'une transposition, dans un discours qui fait explici-

tement référence à la différence des sexes et au fantasme de la castration, qui se rationalise et se justifie dans l'idéologie féministe, du clivage de l'imgo maternelle : l'une puissante, phallique, *phatique*, savante ; l'autre brimée, sans profondeur, plate, dépourvue de tout savoir sur la réalité, *silencieuse*. Ce clivage prend sens dans le transfert : idéalisé sur sa première analyste ; persécuteur sur moi. La suite de la cure le confirmera.

Pendant plusieurs mois, Michaël viendra à ses séances régulièrement, plus détendu, sans odeur de malade, sans ses enveloppes protectrices, sans excéma, mais aussi sans parler. Comme il est un jour de nouveau question de l'écran, qu'une nouvelle série associative s'organise (la barre des Écrins, la couronne des Écrins, le cran d'arrêt du couteau, la parole qui perce l'écran, sa théorie sur la parole des femmes) et que ses associations conduisent Michaël à évoquer timidement son impuissance sexuelle, il va de nouveau *couper court* à ce mouvement et déclarer que *seules les mères connaissent vraiment les besoins de l'enfant, qu'il n'est donc pas nécessaire de leur demander quoi que ce soit : ce serait les mettre en défaut et s'exposer à n'en rien obtenir. D'où sa conviction qu'il faut être indifférent pour ne pas être l'objet d'un refus*. Cette nouvelle proclamation confirme et complète le premier énoncé de sa théorie. Elle sera suivie des mêmes effets : insensibilité à toutes les liaisons de pensée que je solliciterai de lui à partir de ses associations et de sa déclaration, détente et résignation. Toutefois l'asthme et l'eczéma réapparaîtront lorsque j'entreprendrai, en le ramenant au transfert, d'analyser le privilège qu'il accorde à la mère parfaite de connaître les besoins de son *infans*, et le maintien ainsi consenti de son emprise sur lui.

* *
*

Cette première période de la cure de Michaël se ponctue par la série des deux énoncés qui manifestent sa position idéologique. Le premier a la forme et le contenu d'une théorie sexuelle infantile : seules les femmes ont un pénis-parole et disposent du Savoir. Les hommes sont castrés ; ils s'exposent à la castration s'ils prétendent parler, savoir, être dotés d'un pénis-parole. La seconde est une théorie providentielle de la Mère omnisciente, divinisée, dont le complément est l'*infans* merdique de la Mère anale. Ces deux théories sont corrélatives dans la construction de Michaël.

Elles ont, pour reprendre son image inaugurale, dont la polysémie l'angoisse, une fonction d'*écran* ou de couverture par rapport à son angoisse de séparation, de persécution et de castration. Elles masquent et font *tenir ensemble* dans une formation secondarisée, des matériaux hétérogènes tout comme les matériaux de remploi en architecture. L'effet de cette construction est de solidariser ces matériaux d'âge et d'origine divers dans une explication causale unique qui apporte une réponse définitive, étayée sur

un discours collectif qu'il reprend à son compte, à une diversité de questions : sur la puissance procréatrice et destructrice de la parole (orale, anale, génitale), sur l'origine de la différence des sexes, sur la demande elle-même. La théorie fonctionne pour lui comme la Mère-providentielle idéalisée, dont le négatif est la mère-Sphinge. La théorie fournit aussi une série d'oppositions, ultérieurement mobilisables, qui s'organisent ici dans le clivage actif/passif, dominant/brimé, volume/surface, demande/silence. C'est dans les termes du clivage dedans/dehors, bon/mauvais que s'ébauche la distinction femme/homme. La mutation d'abord surprenante du discours de Michaël correspond, dans ce moment de la cure, à un premier changement structural de son organisation psychique, par le recours défensif clivant vis-à-vis du surgissement, dans le transfert, de l'ambivalence. En opérant ainsi, Michaël sort de la confusion initiale et il utilise des configurations fantasmatiques et identificatoires qui pourront se différencier et être élaborées, par lui et par moi, dans la suite de la cure. La fonction de ces constructions est de barrer l'accès à la fantasmatique, dans la mesure où la position du sujet s'y trouverait repérable.

En effet, l'abstraction, la prétention universaliste des propositions, la désobjectivation des énoncés concourent à soutenir l'omnipotence des idées et du système clos qu'elles forment. L'investissement narcissique phallique (phatique ?) s'est porté sur les idées elles-mêmes. Elles sont utilisables comme contre-interprétation opposée au travail de déliement de l'analyse, et comme barrage contre le surgissement des associations.

Il est, de ce point de vue, assez remarquable que *l'image* de l'écran soit au point de départ du retournement idéologique. La première fois, la fantaisie de l'écran qui survient après mon interprétation de sa crainte d'un contact avec un objet qui de n'être pas parfait (comme la mère) ne peut être que refusé et redouté, soutient une première série d'associations et une ébauche de métaphorisation. Mais dès qu'il sort du négatif et rétablit une activité de pensée, *a fortiori* si elle prend momentanément appui sur la mienne, Michaël abolit, anéantit ou disqualifie et le contenu et le processus de sa pensée. L'énoncé idéologique survient alors en place de et contre son activité de penser. La seconde fois, c'est encore sur la série associative de l'écran que débute la séance : mais dès que les liens, dans le transfert et dans le discours, s'approchent trop près du refoulé, la théorie coupe court au processus analytique. C'est là sa façon d'affirmer qu'il sait, *dans le déni-même qu'il puisse savoir* et que je puisse lui ouvrir l'accès à son savoir.

Au « je ne sais pas quoi dire » du temps de l'hallucination négative, qui dans les moments idéologiques est suspendue, vient se substituer un énoncé qui clôt toute possibilité de dire Je, en évacuant le sujet de ce dire. L'idéologie, pensée sans sujet, fait ainsi l'économie de la représentation de la position du sujet dans son fantasme et dans l'énoncé de son désaveu. La *forme* de l'énoncé : circulaire, autoréférente, universelle, abstraite, qualifie le rapport spécifique des sujets au langage dans le discours idéologique.

Micheline Enriquez le note avec précision à propos des sujets dysharmoniques (1) : « ces patients, si prompts au désinvestissement *n'aiment pas* le langage courant, vivant, incertain. J'ai remarqué qu'ils avaient une prédilection particulière pour *le discours idéologique* où les mots sont démonétisés et portent des majuscules. Ils tiennent souvent le langage des Institutions... auxquelles ils s'accrochent et dans lesquelles ils cherchent identification et reconnaissance ».

L'idéologie requiert que le sujet s'absente de ses énoncés. Aucune de mes tentatives pour lui rendre possible la subjectivation de ses théories, pour les articuler avec les mouvements transférentiels, pour soutenir ses associations, ne parviendra à la désenclaver de sa position d'*infans*, où *l'idéologie le parle*, comme la Femme phallique, comme la Mère providentielle. L'idéologie remplit le vide d'un noyau *solide*, comme l'odeur l'avait fait précédemment : mais à l'intrusion subtile, insaisissable et envahissante d'un *Umwelt* sans « objet », sans prises et sans contours, s'est substituée massive, compacte et clôturante *Weltanschauung*, la théorie qui constitue l'objet idéologique. Michaël s'est désormais formé une consistance, une résistance qui le fait, sur ce mode, être autre chose qu'un courant d'air mais qui le maintient encore « hors de lui ». Il a besoin de son idée, de son idole, de son idéal, de les tenir dans la méconnaissance de son rapport à eux. Dans cette position, l'analyse ne peut que le débusquer de cette place où le discours qui le tient l'assigne, l'attaque dans son rempart, dans le cuir dont il se barde (il a grossi en effet en abandonnant sa couche d'habits). L'idéologie lui est nécessaire pour qu'apparaisse un ordre du monde, pour qu'il tienne ensemble par cet ordre, contre le chaos, le non-sens, contre la persécution et contre la dépression. Sa *position* idéologique lui permet de conserver un objet-maître qui, s'il le maintient dans la passivité, le délivre momentanément d'avoir à penser sa position vis-à-vis de ses images.

Cette première période se conclura par l'analyse et l'abandon de ma propre position idéologique. C'est dans le mouvement où je m'en dégage que Michaël élabore la sienne. Sa position idéologique s'est d'abord appuyée sur la coïncidence de mon identification à cette mère parfaite et rejetante. La réaction thérapeutique négative qu'il ébauche s'entretient de mes propres formations idéalisantes, persécutrices, et narcissiques. Michaël n'est pour moi ni le patient idéal qui m'avait été confié, ni le bébé-caca malodorant qui me disqualifie. C'est bien là ce qu'il me transmet dans le transfert de son lien avec sa mère interne.

2. *Le temps de la militance*

Un second moment de la cure de Michaël s'inaugure par une série de plaintes : son temps personnel est désorganisé, il n'a pas de temps pour lui.

(1) M. Enriquez, 1984, *op. cit.*, p. 258.

Il me demande de changer le cadre temporel des séances. Après mon refus, le cours de ses associations va se modifier : des représentations isolées vont s'organiser en un réseau d'images progressivement syntaxées autour d'une fantasmatique de naissance anale et de séparation catastrophique, sanglante. Un rêve apparaît dont l'analyse va permettre de mettre à jour ses pulsions cannibaliques, sa haine vis-à-vis de sa mère, l'angoisse associée à son désir de la réduire au silence, de la dissoudre et de se vaporiser. Angoisses intenses auxquelles il donnera peu à peu des contenus qui s'associent dans une séquence décisive où pour lui naître, c'est faire mourir la mère, être n'est possible que dans le neutre, le silence du corps, des affects, des pensées, de la parole et du sexe. L'analyse se poursuivra dans une suite remarquable de périodes d'absences, de poussées eczémateuses et de séances silencieuses et hostiles, en alternance avec le recours à des énoncés idéologiques analogues à ceux de la première période : ces discours ont toujours pour effet de faire disparaître l'angoisse, les symptômes et les associations. Les reproches adressés à sa mère vont cependant, dans ce mouvement complexe, se préciser : ils concernent son emprise sur lui, les contraintes exercées par elle sur son rythme temporel, sur son corps, sur les exigences opposées et paradoxales pour qu'il ne bouge pas (mais c'est alors le signe qu'il est malade et elle le soigne en lui reprochant d'être malade) et qu'il bouge (mais c'est alors qu'il risque de tomber malade et d'obliger sa mère à s'occuper de lui). Des éléments de son histoire vont se mettre à jour et se construire : la solitude et l'angoisse de sa mère pendant la guerre, sa grossesse dans le deuil irrésolu de son propre père, son silence sur le père de Michaël, et surtout le lien paradoxal d'inclusion et d'exclusion mutuelle qui semble avoir organisé le rapport du fils et de la mère. Michaël en trouvera l'énoncé dans la formule, qui pourra être rapportée au transfert, de la séparation d'avec sa première analyste, aux corrélations fantasmatiques sado-masochistes qui organisent son rapport aux femmes, et à la fonction saturante de sa position idéologique : « si je la vide, je me vide ».

La référence au père va être introduite par une phrase à double sens : il aurait aimé voir sa mère enceinte de lui. Il protestera d'abord violemment, par l'absence et par ses symptômes habituels, puis par la parole contre l'idée que ce lapsus puisse avoir un sens (1) et qu'il lui ouvre l'accès à la connais-

(1) La confrontation de l'enfant avec le double sens des mots, avec l'ambiguïté du discours sexuel des adultes et les énigmes familiales est une source d'inquiétude profonde qui trouvera, dans la position idéologique et dans l'adhésion à une idéologie collective, une résolution. Ainsi pour Maximilien, ancien membre de la Garde Prolétarienne, la « langue de bois » a la fonction de réduire le double sens et d'instaurer un espace sémantique homogène à l'intérieur du groupe idéologique, mais aussi de réintroduire, dans la maîtrise, le double sens persécuteur vis-à-vis de l'extérieur. Cf. B. Chouvier, 1986 : *La parole conjurative : entre militance et crise* in Guillaumin J., Kaës R. et collab., *Ordre et désordre de la parole*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

sance de son fantasme incestueux ; ce lapsus, surtout, dévoile la scène où s'origine sa vision-conception du « monde », dont il s'était exclu comme sujet, et qui lui avait fourni l'organisateur de ses théories et de sa position idéologique : une mère pleine, une « enceinte » dont il serait le contenu, la cause et l'effet. Michaël peut réélaborer son fantasme : *naître*, c'est vider la mère, percer l'écran, *n'être* sans le père. L'écran de peau souffrante est aussi le cran d'arrêt inventé pour tenir la mère à distance, inscrire la marque d'une impossible séparation. Enfin, ce fantasme est aussi une réparation de l'idée mortelle : si je la vide, je me vide.

Une nouvelle phase de dépression s'installe ; de nombreuses absences, une nouvelle poussée d'eczéma coïncide avec un séjour de sa mère chez lui ; nouvelle confrontation avec l'intrusion, l'instabilité et l'emprise maternelles. Il se sent de nouveau en danger, paralysé et angoissé : sa mère brisait toute velléité agressive de sa part, il n'avait pas le droit de réagir. La circonstance d'un conflit avec son patron à propos d'une promotion refusée va conduire Michaël à adhérer à un syndicat, dans lequel il prendra assez vite une position militante ; il va soutenir avec une conviction étonnante des thèses assez simplistes sur l'exploitation par l'État et la paupérisation de ses agents, thèses qui à ses yeux justifient son statut d'acteur sur la scène sociale et de sujet de sa propre histoire. Mais surtout, par cette *adhésion*, pour la première fois *active*, Michaël renoue un fil avec son père dont il se souvient qu'il fut jadis militant politique. Cette découverte filiative se fera dans le mouvement où l'équivalence syndicat-mère sera par lui établie. Dans le syndicat il a d'abord retrouvé le rapport idéalisant et persécuteur à un objet maternel qui parle pour lui, le représente, le devine et le défend contre l'arbitraire « patronal », mais il reproche aussi au syndicat (« sein-diktat ») son emprise sur lui.

Que j'aie accepté ce transfert de transfert sur la scène institutionnelle sans l'interpréter aussitôt comme une manifestation de résistance, mais en le considérant comme une expérience structurante pour Michaël, a rendu possible l'analyse, dans un second temps, des enjeux de ce *détour* par un agir signifiant et identifiant.

Cette première référence au père qui ne s'est pas tu, et qui s'est battu, l'appui qu'il trouve en cette imago soutiennent son affrontement avec le patron héritier, quant à lui, de ses imagos maternelles archaïques. Mais la confrontation avec le patron qui réveillera ses fantasmes de séduction paranoïdes, sera aussi l'occasion de lui demander justice et arbitrage. Désormais la partie pour Michaël se joue à trois. La mise en question du cadre temporel des séances va de nouveau être l'occasion d'une nouvelle étape dans le processus de la cure. Un jour, durant sa période de militance,

Michaël arrive à sa séance cinq minutes après le temps qui lui est réservé. Il a été retenu par une « séance syndicale ». Je le renvoie à notre rendez-vous du lendemain. Il y arrive en retard, et comme il me parle de nouveau de sa « séance syndicale », je lui fais remarquer qu'il y a pour lui deux séances confondues, et je l'invite à parler de ce qui les lie. Il va s'absenter pendant deux semaines. Quand il reviendra commencera une troisième période.

* *
*

Ce second moment de la cure met en évidence de nouvelles dimensions de la position idéologique de Michaël. La vie fantasmatique, le rêve, les lapsus, le processus associatif ont pu être réactivés et acceptés par lui en même temps que l'accès à la polysémie de son discours. L'adhésion syndicale et l'adoption du discours idéologique collectif se placent désormais sous l'allégeance à l'Idéal du Moi, et non plus exclusivement du Moi Idéal (1). Cette modification est solidaire de l'ensemble des transformations qui s'effectuent au cours de cette période, qui s'étend sur plus de quatre années.

Parmi le matériel et les mouvements caractéristiques de cette période et qui éclairent rétroactivement certains aspects de la première phase de la cure, je distinguerai la place des imagos maternelle et paternelle dans la position idéologique de Michaël.

Tout comme la mère de Michaël n'a probablement pas accepté la séparation d'avec son enfant et l'a évitée en maintenant avec lui un lien paradoxal d'emprise et de rejet, son fils reproduit cet état de non-séparation souffrante dans son *corps*, sur sa peau et dans sa respiration : l'idéologie apparaît comme cet achoppement de l'introjection dans l'allégeance non-conflictuelle à la mère toute-puissante : elle est un *incorporat* inassimilable. Le principal mouvement de cette seconde séquence pourrait être décrit comme le passage de l'incorporation à l'identification, de l'éclat fascinant de l'objet idéologique fétiche au deuil de l'objet imaginaire et à la découverte de la fonction paternelle. Ce passage ne peut faire l'économie de la violence dont l'idéologie est à la fois le contenant et le vecteur, et qui témoigne du lien de l'idéologue à sa mère. Violence orale et anale, l'une et l'autre fondées sur l'impossible perte, sur l'impossible séparation qui lie dans l'inclusion mutuelle et dans l'idéalisation primaire la mère et l'enfant.

Dans mon ouvrage sur l'idéologie, j'ai souligné les relations entre idéologie, mutisme et bégaiement, dont un trait commun est le destin de la violence pulsionnelle anale et orale contre une mère qui soutient, dans le

(1) Sur la distinction entre les idéologies constituées par l'allégeance à l'Idéal du Moi et au Moi Idéal, cf. mon ouvrage, *op. cit.*, p. 146-164.

déni partagé et dans la maîtrise sur l'*infans*, la relation d'impossible.

La mère de l'idéologue est proche de la mère du bègue, dont A. Anzieu (1) a montré qu'elle entretient une dépendance extrême chez son enfant, qu'elle exerce sur lui un contrôle strict car elle redoute comme une perte trop grave pour elle qu'il devienne autonome. S'en trouve marqué le rapport au langage. La double structure de l'oralité que A. Green a dégagée dans ce rapport est ici éclairante. Green distingue une oralité *transversale*, celle de l'enfant au sein de la mère, où l'alternative introjecter/extrajecter est le fait d'une oralité centrée sur la bouche ; et une oralité *sagittale*, selon l'axe bouche-anus, où l'introjection se fait par la bouche et l'extrajection par l'anus. Ce modèle, fondé sur le tractus digestif, est désigné par Green comme *oranalité* (2).

La position idéologique de Michaël se forme dans l'achoppement à constituer ces deux structures. Tantôt, il parle sans que ses lèvres soient séparées du sein et, comme tout idéologue, s'il parle il ne produit guère de sens. Toute sa jouissance est alors dans le déni, probablement soutenu par la mère, de la castration orale : le mamelon est toujours vérifié là, au lieu de la parole subjective qui en attesterait la perte. Cette parole inépuisable, inaltérable et immuable, cette langue de bois qui contrôle le double sens, n'est en effet que la parole idéale du discours de l'autre. Ce n'est pas la sienne. Cette parole est à la fois significative du rapport de Michaël à l'investissement de la parole par la mère, mais elle est pour lui, parce qu'il s'agit d'un incorporat, « insignifiant ». D'un autre côté, selon la structure *orale*, la parole idéologique de Michaël est expulsée comme un projectile, mais aussitôt contrôlée comme un dangereux explosif.

Quand il est mutique, c'est-à-dire quand c'est de la toute-puissance par le silence qu'il n'a pas fait le deuil, le livre-fétiche qu'il transporte encore quelquefois avec lui sur le divan jusqu'à la fin de la deuxième phase de sa cure, comme un appendice qui le représente pour sa mère, cet objet « parle » pour lui. Quand il n'est plus mutique, Michaël devient idéologue, il n'a pas fait le deuil de la toute-puissance par l'idée. Et quand il n'est pas idéologue, il devient asthmatique ; il substitue au tractus digestif le tractus respiratoire ; ou bien eczémateux, la peau fait pour lui orifice d'une multitude de sphincters généralisés sur la surface de son corps. Michaël bégaie avec sa peau. Comme le bègue et le mutique, l'idéologue s'est senti menacé dans son être par l'irruption violente des forces pulsionnelles, notamment les pulsions de destruction, dont la contention a été ratée pour au moins deux raisons : l'une concerne la capacité de rêverie et la fonction de transformation de la

(1) A. Anzieu, 1977, De la chair au verbe : mutisme et bégaiement, in : D. Anzieu, B. Gibello et collab., *Psychanalyse et langage*, Paris, Dunod.

(2) A. Green, 1984. Le langage dans la psychanalyse in A. Green, R. Diatkine, *Langages*, Paris, Les Belles-lettres.

parole chez la mère ; l'autre le maintien de ce que M. Fain (1) appelle une communauté du déni entre elle et son enfant. Il en résulte pour celui-ci l'installation de l'idéalisation primaire qui, en l'occurrence, est soutenue par l'idéalisation dont a été l'objet, pour la mère de Michaël, la parole de son propre père et la dévaluation de la parole du père de Michaël.

Le « bégaiement de la peau » qui résulte de la prééminence des pulsions partielles sur le Moi est pour Michaël la contreface de l'idéologie ; c'est elle qui soumet les pulsions à la contention rigoureuse des formations de l'idéal du moi et du surmoi, à l'image du Surmoi et de la fonction de l'idéal de sa mère.

Michaël reproduit en effet vis-à-vis de ses objets internes le lien de sa mère à ses propres objets. La théorie de la mère *phatique* est pour Michaël la représentation de ce lien. Lui-même est l'objet parlé de cette mère qui s'est constituée pour lui en maître de la parole, du savoir, de la jouissance et de son corps : il ne peut soutenir qu'une parole qui attribue à la mère l'exclusivité de la parole. S'il parle, il déparle, il la vide, la castré. Là où il ne peut plus reprendre le discours de la mère, il est terrorisé par la libre parole, ou bien il prend sa part d'omnipotence par le silence ou par l'allégation de l'indifférence.

L'idéologie est pour ses sujets le représentant de cette imago de la Mère Anale que décrit M. Torok (2). A cette Mère-là est attribué le pouvoir de contrôler, d'expulser, d'attaquer, d'exercer la maîtrise absolue des excréments du corps de l'*infans* auquel Michaël s'est identifié comme complément fécal ou comme appendice idéalisée. L'idéalisation primaire s'installe, écrit Freud, là où la satisfaction pulsionnelle n'a pu avoir lieu. Pour Michaël, il est probable que les choses se sont passées de telle sorte que la mère n'a pas pu ou su rendre tolérable à son enfant la vie pulsionnelle. M. Enriquez a souligné les conséquences de la passivation redoutée qui en est la conséquence, *a fortiori* si le soin maternel déclenche chez la mère un excessif besoin de contrôle de la vie pulsionnelle de son enfant (3). Michaël répète la passivité redoutée, il l'instaure en défense. Le recours à l'idéologie *passive* de la première période, prend le relais.

Dans le premier moment de la cure, entre l'impossible subjectivation (s'il parle il châtré la mère et devient son pénis-mort) et l'impasse de la somatisation (par l'angoisse qu'elle suscite), le recours à l'idéologie lui per-

(1) M. Fain, 1981. Diachronie, structure, conflit œdipien. Quelques réflexions. *Revue Française de Psychanalyse*, XLV, 4, 985-997.

(2) M. Torok, 1964. La signification de l'« envie du pénis » chez la femme, in : J. Chasseguet-Smirgel et collab., *La sexualité féminine*, Paris, Payot.

(3) M. Enriquez, *op. cit.*

met au moins d'agencer, dans le clivage, un monde d'où certes il s'absente comme sujet, mais qui lui apporte une ligne de partage et de raison : malheur à qui s'en écarte, il est voué à « n'être » pas, tout comme celui qui s'y maintient est voué à ne pas « naître ».

Dans le second moment, le recours à l'idéologie prend valeur structurante plus complexe : elle lui permet la participation à un corps de pensée, et à un corps social dans lequel il trouve une place qui soutient son identification à la lignée paternelle, jusqu'au père mythique Marx. Cette mise en place symbolique est rendue possible par la différenciation des référents paternel et maternel, des générations et des sexes ; elle est contemporaine du *passage* accepté par lui de sa première psychanalyste à un psychanalyste homme.

Cette seconde période, qui commence avec la demande de Michaël que je modifie l'horaire des séances, introduit la *temporalité* dans le registre d'une scansion qu'il m'est proposé de reconnaître. Elle se développe par le dédoublement du sujet, acteur, spectateur et objet de sa propre conception. L'analyse de la confusion des séances qui conclut l'épisode militant soutient le dégagement de sa position *d'infans* et l'établissement de ses identifications sexuées. Dans le mouvement qui ouvre à Michaël l'accès au tiers paternel, la fonction antérieure de la bulle odorante et de la vésicule idéologique apparaît encore plus clairement : l'une et l'autre s'affirmaient dans le déni de la séparation et dans la confusion des espaces et des temps, tout en maintenant une impossible et dangereuse union.

Parce que le négatif n'est plus par lui nié, la relation d'impossible est désormais par lui en voie d'être reconnue. Sa position idéologique en maintenait le déni. Elle se confortait de l'illusion accréditée par la mère qu'il lui était possible de se tenir comme unique objet de son désir.

Dans son article de 1967, P. Aulagnier montre que le renoncement à être cause unique du désir de la mère est la position décisive par laquelle le sujet fonde, dans l'expérience déchirante de ce qui est définitivement perdu, son accès au savoir et à l'interdit : elle souligne que le maintien de l'illusion première d'être cause unique asservit à celle-ci le savoir sur le désir et sur la loi, maintient l'illusion du complément phallique et soutient l'idéalisation primaire. Le premier savoir est un savoir sur la différence et la séparation des voies du savoir et de celles du plaisir. Il commande l'accès au savoir sur la différence des sexes (1).

Les conditions de l'épreuve de réalité sont celles qui ont soutenu l'accès de Michaël à sa difficile et précaire problématique œdipienne : la perte de l'objet primitif de satisfaction ; la perte des fecès ; la perception de la diffé-

(1) Piera Aulagnier-Spairani, 1967, Le désir de savoir dans ses rapports à la transgression, *L'Inconscient*, 1, 109-125.

rence des sexes ; la perception du désir de la mère pour le père. A chacune de ces chutes narcissiques, l'idéologie venait en place de l'objet de l'impossible perte, et de la fonction critique de l'épreuve de réalité. Michaël s'est trouvé confronté à ces quatre conditions, qu'il a déjà rencontrées et dont il a déjà, partiellement triomphé.

Dans ces conditions, la « découverte » du père et de la fonction paternelle éclaire rétrospectivement comment leur défaillance – dans le désir de la mère – a contribué à soutenir l'insoutenable érection narcissique de Michaël, et comment l'idéologie de la seconde période a frayé la voie à sa rencontre avec *l'arbitrage*, au lieu de *l'arbitraire*.

3. *Le dégagement de l'emprise idéologique et la constitution du corps de plaisir sexué*

La prise syndicale va se faire moins forte, la revendication autogestionnaire moins intense, lorsqu'après une grande « engueulade » avec son patron, sur lequel il projette la figure du séducteur dénié par la mère, il pourra m'agresser par *des mots* à propos de la contrainte que je maintiens sur l'horaire des séances. Il pourra dire son angoisse de se vider dans ces « prises de bec », mais il ne se déprimera pas. Il va retrouver et faire usage d'un savoir hautement investi jadis et devenu inaccessible : la mathématique, avec laquelle il formalisera ses recherches. Mais il reste encore à mi-chemin de ce que l'on pourrait appeler une sublimation réussie : la mathématique est encore mise au service de la maîtrise idéologique sur ses pulsions et sur ses représentations (1). Cependant le reflux narcissique de l'objet retrouvé s'accompagne d'une reprise subjectivante. Avec l'expérience de la maîtrise, il va pouvoir compter sur des appuis internes pour poursuivre un intense et difficile parcours de reprise et de réélaboration. Durant toute cette longue période, la plupart des séances commencent par un « ça ne vas pas, je me sens mal... ». Il se sent mâle en effet, et sa mère pourrait en mourir. Quand cette plainte s'articulera pour lui avec ce qu'il nomme son « père-fuyant », avec la mise à jour de l'alliance conclue entre sa mère et la sœur de son père pour interdire qu'on parle de lui et que Michaël prétende y ressembler, il commencera à se repérer dans ses identifications successives et dans les signifiants du nom du père porteur d'une fondamentale négation sur l'être.

(1) A propos de la théorie mathématique des Ensembles, D. Sibony écrit : « Le vrai paradoxe de cette théorie : elle se meut sur un sol de coupures, de contradictions, de désirs, bref son refoulé est aussi intense que son refoulement ; mais elle parle la langue des entités épurées, épuisées et contradictoires, comme si la machine mathématique captait dans les réserves de la pulsion, se branchait sur leurs potentiels, leurs remous et leurs ruptures multiples et débitait à l'arrivée non seulement un produit fini, mais un *état d'esprit fini*. »

D. Sibony, 1974, *Le Nom et le Corps*, Paris, Éditions du Seuil, p. 211-212.

Cette troisième période se conclut par la possibilité pour Michaël de prendre, pour la première fois – comme il le dit – des « vacances pour le plaisir ». Sa formule ambiguë témoigne de toute son histoire. Les séances qui précéderont le départ seront tour à tour dépressives et agitées : il est épouvanté à l'idée de devoir prendre le bateau, il redoute d'avoir à affronter la colère d'une mer démontée, pleine de récifs, qui l'emportera ou le fracassera... Vingt minutes avant la fin de la dernière séance avant le départ en vacances, il demandera s'il peut s'en aller, mettant ainsi à l'épreuve par cette demande sa capacité de se séparer activement sans me détruire ou susciter ma colère. Je lui dis que ce temps est pour lui. Il restera jusqu'à la fin de la séance.

Au retour des vacances, au cours desquelles il a pu avoir avec sa femme des rapports sexuels satisfaisants, il apporte, heureux, le rêve suivant : « il hésitait entre deux femmes avec lesquelles il devait se marier ; l'une était jeune et lui plaisait beaucoup, mais il n'était pas pressé et demandait d'avoir encore du temps pour voyager ; l'autre plus âgée le harcelait et lui demandait d'aller vite ».

La suite de la cure sera pour lui l'occasion de faire l'expérience que les colères violentes qu'il éprouve contre moi ne mettent pas en péril sa vie, son corps, sa pensée et son activité onirique, ni les miennes.

* *
*

Cette troisième phase, de dégagement de la position idéologique, se caractérise notamment par l'expérience des « vacances pour le plaisir », l'investissement de son corps sexué et l'avènement d'un possible choix amoureux. Le moteur de ce mouvement est le changement du statut du corps dans la position idéologique. J'en suis arrivé à cette proposition que la position idéologique se forme en lieu et place de ce qui du corps ne peut être investi, fantasmé, pensé, parlé sans mettre en péril l'intégrité narcissique du sujet, et que l'idéologie reçoit la délégation de le représenter. L'idéologie est un désétayage de la représentation : l'impensé du corps.

Quand Michaël est dans la position idéologique, *il n'est plus dans la souffrance psychosomatique*. L'idéologie établit le silence du corps et celui de la pensée. Elle le « guérit » : plus tard, la « guérison » militante, puis la « guérison » par la mathématique produiront ces mêmes effets, de plus en plus accessibles à l'analyse et au sens. J'ai déjà souligné que le même schéma

de « guérison » est mis en évidence par M. Enriquez (1) à propos d'un de ses patients, dont elle rapproche l'épisode de celui de l'Homme aux loups rapporté par Ruth Mac Brunswick.

Pour Michaël, l'idéologie, pensée sans corps, vient en lieu et place d'un corps impensé, impansé : notamment sur son enveloppe pellicule et sur ses orifices sphinctériens. La surcharge pulsionnelle que ces lieux du corps reçoivent est considérable : ce sont des lieux de passage érogènes, où s'échange le dangereux transit entre le dedans et le dehors, le bon et le mauvais et que l'activité maternelle excitée n'a pas su contenir et calmer, en lui rendant précaire l'étayage de son Moi sur le sien (2). Un corps impensé donc, mais un corps blessé, fissuré, dont la peau à vif échoue à se constituer comme écran. A l'idée et aux mots tout-puissants est déléguée cette fonction de clôture anti-effractive. Un écran d'idées pour souder et maintenir séparés (clivés) le contact dangereux entre lui et sa mère, entre lui et son monde interne, entre lui et la réalité du monde, laissant vacant l'espace psychique qui ne peut s'étayer sur l'expérience du plaisir (les *vacances* de plaisir), un écran entre lui et moi : ce que redoute Michaël c'est que par ses mots il me touche, c'est que par les miens je le perfore. Un écran prendra progressivement valeur de tiers.

La position idéologique lui fournit le recours à un corps d'impensés constitués par d'autres avant lui. Ainsi, comme sujet de ses propres pensées, il s'évacue et s'absente. Ce corps d'impensé, dont les fonctions idéales et de maîtrise sont assez évidentes, lui permet de se délivrer de son corps souffrant, mortel, sexué, libidinal. L'idéologie, par le mode abstrait de la représentation qu'elle propose, accomplit la fonction économique d'*épargne* de l'angoisse associée à la séparation originariaire et à la castration. L'impensé premier c'est pour Michaël, soutenu par l'impensé maternel, l'impensable de leurs corps à corps. L'impensé second, soutenu par la communauté du déni, est l'impensé de son corps sexué, castré dès lors qu'il n'est plus voué à être le complément du corps et du désir maternel, castrable dès lors qu'il s'en dégage pour désirer, posséder son propre pénis et renoncer au « sein-diktat ».

(1) M. Enriquez, *op. cit.*, p. 159-173. Sont remarquables dans ces trois cas, le retournement de la relation persécuteur-persécuté, l'alliance entre Eros et Thanatos dans la position masochiste, alliance protectrice contre une désintrinsication pulsionnelle et une persécution mortifère, le dégageant consécutif de l'attraction pour le corps maternel et l'intégration progressive des pulsions homosexuelles passives.

(2) Sur l'étayage du moi sur celui de la mère, cf. Freud (1910) *Die psychogene Sehstörung in Psychoanalytischer Auffassung*, G.-W. VIII, 94-102. Sur le rôle de la peau dans cet étayage P. Lacombe (1959), *op. cit.* écrit : « La peau est la matrice première du Moi, d'un moi fusionné ou en continuité avec le moi « cutané » maternel, dont il aura à se séparer » (p. 99).

Cf. les développements originaux de D. Anzieu dans *le Moi-peau*, 1985, Paris, Dunod, p. 131-135 notamment.

Ces considérations sur le rapport du corps, de la pensée et du penser dans la position idéologique, que j'ai développée ailleurs en soulignant le danger que représente pour l'idéologue l'activité de la formation même des pensées, leur incertitude et leur double sens, mettent toutes en évidence que l'appropriation subjective d'objet de pensées suppose un espace de vacance tolérable – le contraire d'un état de siège. Le travail de Micheline Enriquez sur les formes cliniques du rapport à la causalité (1) contribue à préciser cette dimension dans la position idéologique de Michaël. M. Enriquez propose un ensemble de configurations cliniques où la préoccupation causale, symptomatique en son excès, s'associe à l'allégation parallèle d'une culpabilité consciente axée autour d'une revendication et d'une responsabilité accusatrices. De telles configurations confrontent l'analyste dans la cure avec ce qui tient celle-ci le mieux en échec : réaction thérapeutique négative, refus du féminin, masochisme, haine inconsciente, enjeux narcissiques massifs, maladies de l'idéal, ... Elle indique que le mode de structuration des fantasmes originaires, dans ces cas, est tel qu'il en altère la fonction fondatrice. Parce qu'ils privilégient la mort et la destruction du corps dans la représentation de la mise en scène originaire, qu'ils figurent un destin possible de sa propre chair, ces schémas exercent un pouvoir de fascination mortifère. Le sujet désirant s'exclut dans la mise en scène de ces fantasmes qui représentent la mort de la mère ou de l'enfant au lieu même de la naissance, ou la menace vitale d'une mutilation du corps ou celle d'un viol ou d'une effraction corporelle. Dans ces cas, la culpabilité alléguée masque un désir destructeur et mégalomane de toute-puissance et d'autoengendrement qui n'a connu que l'échec et la désillusion. Il en résulte un renforcement du masochisme primaire, c'est-à-dire la valorisation de l'aliénation et de la souffrance pour « le plaisir et le désir d'être » pour un autre.

La cure de Michaël confirme la plupart de ces propositions : l'analyse différentielle que M. Enriquez introduit entre trois types de discours cliniques relatifs à la culpabilité associée à la préoccupation de la cause unique permet de reconnaître l'oscillation de la position idéologique de Michaël autour de trois polarités exemplaires. La première forme, psychotique, pivote autour d'une scène primitive irreprésentable, forclosée parce que trop destructrice. Il s'agit d'évacuer du champ du pensable la représentation d'un corps maternel comme lieu d'origine de la vie : « être né d'un corps, de surcroît féminin, est forclos de tout sens assumable. Naître de cet orifice est porteur de mort ; la séparation équivaut à la mort » (p. 109). Le sujet confronté à la perte du sens, de sa cause (idéale) et de lui-même s'en constitue coupable, d'une culpabilité sacrificielle à tonalité expiatoire. Son besoin de cohérence et d'unité absolues vise à reconstituer l'être parfait, sans vide, sans perte, sans reste, sans insensé.

(1) M. Enriquez, *op. cit.*, p. 99-123.

Assurément Michaël est dans une telle position dans la première phase de sa cure : « ... cette préoccupation causale massive qui vise à s'accrocher à une *cause unique totalisante* (phantasme de l'un) pouvant rendre compte de tout, et que le sujet pense pouvoir incarner, réalise une position psychotique, de par son caractère univoque, centré sur la question de l'origine du sujet lui-même et son impensable lieu ». Mais Michaël n'est pas installé dans ce que W.-R. Bion appelle la *présomption de l'omniscience*, substitut de l'apprentissage par l'expérience.

Dans la deuxième forme du discours de culpabilité, perverse, le sujet est exclu, anonyme. Il refuse le hasard, il a recours à « un enchaînement causal univoque et désincarné générateur de parole vide ou de silence » (p. 113). Le fantasme originaire de castration semble dans ce cas avoir un effet destructurant car la différence sexuelle n'est pas référée à une réalité pouvant soutenir un nouveau projet identificatoire. Elle n'est représentable que sous la forme d'une mutilation marquant le corps, consécutive à une destruction et placée sous le signe d'une causalité arbitraire » (*ibid.*) ; le recours à la cause, fétichisée, désincarnée, sacralisée, « sert de support au désaveu de la castration, inconsciemment considérée comme un sacrilège et une transgression de ce déterminisme total. Le sujet se fait alors le porte-parole de la cause, se met en position d'échapper à la castration » (p. 114). L'angoisse de castration s'exprime sous la forme d'une angoisse de mort ininterprétable pour le sujet. La culpabilité est transgressive.

Dans la troisième forme, la culpabilité névrotique, centrée sur l'interdit, s'organise dans le fantasme de séduction sur le refoulement et la dénégation qu'il suscite ; elle est « héritière du complexe d'Œdipe, elle témoigne de l'articulation structurale entre le désir et sa condamnation » (p. 103).

Dans son exposé, M. Enriquez se garde de construire à son tour un modèle explicatif achevé et de rendre compte, à partir des articulations qu'elle a mises en évidence, de toute l'économie psychique d'un sujet. Les liens qu'elle propose d'établir entre « la préoccupation causale excessive » dans ses différentes versions, « l'élection privilégiée d'une organisation défensive, une représentation originaire et des formes de masochisme et de culpabilité particulièrement opérantes dans les processus de subjectivation » permettent de reconnaître avec une plus grande précision les composantes différentielles des positions idéologiques. Cependant, à partir de ces données, il reste possible de repérer comment dans une cure comme celle de Michaël, un même sujet, selon les différents moments du processus psychanalytique, construira différentes versions de sa position idéologique, en mettant à profit les *dimensions* psychotiques, névrotiques et perverses de la causalité et de la culpabilité. Sans doute la structure névrotique de Michaël était-elle fragile, mais suffisamment constituée pour soutenir l'évolution de sa cure. Mais ces ressources névrotiques, si précaires fussent-elles, ont cependant pu être mobilisées dans le transfert pour qu'il puisse se déga-

ger du déni et du désaveu, de la paradoxalité mortifère instaurée par la psyché maternelle. Il ne s'est pas installé dans une position idéologique paranoïaque ou perverse, quand bien même il a pu en utiliser certains mécanismes. Son désaveu de la castration, qui fonde sa tentative de croyance dans la toute-puissance *phatique* de la mère, dans l'omnipotence de sa parole phallique, est un désaveu incomplet, qui ne fonde qu'une croyance fêlée, et qu'il paie du prix de son impuissance à haïr et à aimer. Sa théorie de l'indifférence et du neutre est une construction de couverture, une *idée-écran* qui résoud un grand nombre de questions et le protège de la souffrance, fournit un ersatz à la fonction de l'*idéal*, et au prix de la négation du négatif, maintient en place, contre le doute et l'angoisse, l'*idole* maternelle archaïque.

René Kaës – *La position idéologique dans le processus psychanalytique.*

Résumé. – La notion d'idéologie n'a pas de statut précis dans le corpus des énoncés théoriques de la psychanalyse, bien que quelques auteurs aient tenté d'en repérer les affinités avec certaines formations psychiques. Cette difficulté, dont les effets s'éprouvent dans la conduite de la cure, est pour une part tributaire de l'insuffisante distinction entre l'idéologie comme *discours spécifique de l'ensemble social* sur la réalité du monde et sur son propre fondement, *les fonctions psychiques* accomplies ou soutenues par un tel discours chez les sujets de cet ensemble et *la position idéologique* élaborée par un sujet singulier. La distinction entre ces trois niveaux logiques de l'analyse devrait permettre dans un temps second d'articuler leurs relations et de découvrir des homologies de structure entre une construction collective et des formations psychiques correspondantes.

Après une mise en perspective critique de cette notion dans la théorie psychanalytique, notamment chez Freud, il est proposé une série d'hypothèses pour définir la position idéologique : formation de l'*idée* omnipotente, rejeton de la fonction de l'*idéal* et figure de l'*idole*, la position idéologique prend souche sur la nécessité de construire une explication universelle sur la base du principe de causalité unique. Elle prend appui sur les théories sexuelles infantiles, elle s'affirme, contre l'incertitude et l'inconnu, comme une pensée contre le penser.

La relation clinique d'une cure psychanalytique met en évidence le processus de formation d'une position idéologique, les points d'appui qu'elle trouve dans le contre-transfert et la fonction de passage et d'accès au tiers paternel, au lieu d'un enkystement masochiste ou paranoïaque que peut prendre un engagement militant. Soutenue par les recherches de Micheline Enriquez sur les affinités électives entre l'idéologie et les structures de la paranoïa, du masochisme et de l'apathie, l'analyse clinique développe et discute ses propositions sur la causalité et sur les modalités névrotiques, psychotiques et perverses de la culpabilité qui s'y trouve associée.

René Kaës – *The ideological position in the psychoanalytical process. A formation of the idea, the ideal and the idol.*

Summary. – There is no precise status for the notion of ideology in the corpus of the theoretical statements of psychoanalysis, although a few authors have attempted to spot its relationships towards some psychic formations. That difficulty, whose effects are met with in the course of the cure, comes for a part from the inadequate distinction between 1) ideology as specific discourse of the social whole on the reality of the world and on its own foundation, 2) the psychic functions achieved or helped by such a discourse among the members of that whole, and 3) the ideological position elaborated by one individual. The distinction between these three logical level of analysis should be unable one in the second place to articulate their relationships and to discover structural homologies between a collective elaboration and the corresponding psychic formations.

After a critical outlook of this notion through the psychoanalytical theory, especially with Freud, we propose a series of hypotheses to define the ideological position : formation of the omnipotent *idea*, offspring of the office of the *ideal* and figure of the *idol*, the ideological position is based on the necessity of elaborating a universal explanation on the basis of the principle of single causality. Its rests on the sexual theories on children, it asserts itself, against uncertainty and against the unknow, as a thought against the thinking.

The clinical relationship of a psychoanalytical cure puts forward the process of the making up of an ideological position, the bearing points it finds in countertransference, and the function of passage and access to the paternal third person, in the place of a masochistic or paranoïac encystation which a militant engagement can take. Helped by the research carried out by Micheline Enriquez on the elective affinities between ideology and the structures of paranoia, masochism and apathy, the clinical analysis develops and discusses its propositions on the causality and the neurotic, psychotic and perverse modalities of the culpability associated to it.